

La dernière musique

(cycle Jacques Abeille 5/5)

(cette nouvelle a remporté le premier prix du Prix Jacques Abeille 2026)

L'autre n'avait pas commencé que, déjà, j'en avais terminé avec les rondes. Des volutes, implacables, au grain de rouge et de pourpre, descendaient le long de ses seins ; ses hanches, depuis si longtemps, étaient ouvertes à nos sangs. Je demeurai étendu un moment encore, non par fatigue, mais parce que le moindre mouvement m'eût paru déplacé, indécent, pas assez subtile, comme nous n'avions pas cessé et que le temps s'était seulement déplacé ailleurs, dans un espace où nos corps parlaient encore.

La chambre, basse de plafond, gardait une chaleur épaisse, légèrement poisseuse, qui collait aux murs autant qu'à la peau. Une lumière de fin d'après-midi, couleur de cuivre terni, filtrait par la fenêtre étroite, découpant sur le sol des formes sans signification.

Mésurine reposait sur le côté, tournée vers la cloison. Je ne distinguais que la ligne de son épaule, la courbe de sa nuque, cet endroit fragile où, quelques instants plus tôt, j'avais posé la bouche, m'essayant à une phrase que je n'avais pas achevée. Elle respirait lentement, trop lentement peut-être pour qu'on pût croire à un abandon sincère. Je la connaissais assez pour savoir que ce rythme était calculé, maintenu, une note trop longue.

L'autre était déjà debout. Je l'avais entendu se lever sans bruit, comme s'il avait toujours possédé cette capacité de quitter les choses sans les troubler. Il s'habillait avec soin, non par coquetterie, mais avec une sorte de respect méticuleux pour chaque geste. La chemise, le pantalon, la veste : rien n'était précipité. Il semblait rendre à chaque objet sa fonction exacte, comme on referme un rituel.

Je ne savais toujours pas si son nom était réellement Léo Barthe. Cette hypothèse m'accompagnait depuis longtemps, sans jamais se fixer. Il y avait dans sa manière de parler quelque chose d'érudit et d'effacé à la fois, une autorité discrète qui ne cherchait jamais à s'imposer. S'il était bien celui que je soupçonnais, alors il avait choisi l'anonymat non pas par mépris, mais par autorité.

Le silence s'installa avec une patience presque affectueuse. Il n'était pas vide. Il était fait de ce qui n'avait pas été dit pendant l'étreinte, et de ce qui ne le serait jamais.

— Il y avait une musique, murmura Mésurine.

Sa voix semblait venir du fond de la pièce, ou d'un souvenir qui n'était pas le mien. Je tentai de me rappeler. Oui, il y avait eu quelque chose. Une mélodie ancienne, peut-être un disque oublié, peut-être seulement le battement régulier du sang dans les tempes. Elle s'était interrompue avant la fin, j'en étais sûr, laissant derrière elle une attente sans résolution.

— La dernière musique, ajouta-t-elle.

L'autre s'arrêta un instant dans son geste. Sa main resta suspendue au bouton de sa manche, comme si ce mot avait touché un point précis, invisible.

— Rien n'est jamais la dernière fois, dit-il doucement. Seulement la dernière qu'on remarque.

Je me redressai à mon tour. Un malaise diffus, sans cause identifiable, gagnait lentement du terrain. Il ne venait ni de la nudité de Mésurine, ni de la présence de l'autre, ni même de cette configuration étrange qui nous avait réunis. Il venait de l'impossibilité de nommer ce qui venait d'avoir lieu.

Qui avait désiré qui ? Était-ce moi qui avais cherché Mésurine, ou Mésurine qui avait accepté une situation où les visages se confondaient ? Quant à l'autre, avait-il été l'initiateur silencieux ou le simple garant d'un équilibre fragile ?

Je revis le regard de Mésurine, juste avant. Il ne s'était posé sur aucun de nous en particulier. Il avait glissé, large, presque indifférent, comme si elle s'adressait à la chambre elle-même, aux murs, au sol, à cette lumière hésitante. Peut-être était-ce là sa façon d'aimer : dissoudre les personnes dans un cadre plus vaste, où le désir ne trouve jamais de cible précise.

— Vous cherchez trop, dit-elle soudain, sans se retourner. On ne comprend rien en forçant.

Elle se redressa légèrement, appuyée sur un coude. Son visage apparaissait maintenant, calme, presque sévère.

— Prenez-le donc par la beauté.

La phrase tomba dans la pièce avec une netteté surprenante. Je ne sus si elle s'adressait à moi, à lui, ou à une idée plus vaste encore. L'autre sourit à peine, comme s'il reconnaissait là une règle ancienne, longtemps oubliée.

— La beauté est une prise glissante, répondit-il. Elle ne retient rien.

— Elle suffit pourtant, dit Mésurine. Quand on renonce au reste.

Je me levai pour ouvrir la fenêtre. L'air du dehors entra brusquement, chassant la chaleur accumulée. Des bruits de pas montaient de la rue, des voix indistinctes, la rumeur continue d'un monde qui ignorait tout de notre suspension provisoire.

Je compris alors que ce malaise était une conséquence. Nous avions atteint quelque chose, puis l'avions dépassé sans nous en rendre compte. Il ne restait plus que cette instabilité, cet amour possible mais jamais formulé, ce désir qui circulait sans se fixer.

L'autre prit son manteau. Il s'approcha de la porte, puis se retourna vers nous.

— Ce qui compte, dit-il, ce n'est pas ce que nous avons fait, mais ce que nous ne ferons pas après.

Je le regardai attentivement. Pendant un instant, j'eus la certitude presque douloureuse qu'il était bien Léo Barthe, ou du moins ce que ce nom désignait pour moi : quelqu'un qui avait compris trop tôt que la vérité ne se saisit qu'en biais.

Mésurine se rallongea, tirant le drap sur elle comme on referme une parenthèse.

— N'oubliez pas la musique, dit-elle une dernière fois.

Je quittai la chambre sans répondre. Dans l'escalier, il n'y avait aucun son, et pourtant il me sembla que quelque chose continuait de jouer, très bas, à la limite du silence — une musique sans mélodie, faite seulement de ce que nous n'avions pas su aimer clairement.

Je descendis dans la rue comme on quitte un songe qui n'a pas livré sa clé. L'air du soir me parut plus dense qu'à l'ordinaire, chargé d'une attente qui ne s'adressait à personne. Je marchai sans but, laissant mes pas décider à ma place, convaincu qu'il n'existait plus désormais de direction juste ou fausse, seulement des détours nécessaires.

La ville se prêtait à cette errance. Les façades semblaient se resserrer autour de moi, non pour m'enfermer, mais pour mieux m'observer. Je longuai des vitrines éteintes, des cafés où l'on parlait à voix basse, comme si une fatigue ancienne pesait sur les mots. Il me sembla que chaque passant portait en lui une version inavouée de ce que je venais de vivre, et que nos regards se détournèrent par prudence, non par indifférence.

Je m'arrêtai devant une première librairie, étroite, timide, dissimulée entre un marchand de tissus et un bureau de tabac. Rien n'indiquait qu'on y vendît autre chose que des volumes anciens, aux dos ternis, soigneusement alignés. À l'intérieur, l'odeur de papier et de poussière m'enveloppa aussitôt, familière et rassurante. Je parcourus les rayons sans hâte, touchant parfois un livre du bout des doigts, comme pour m'assurer qu'il existait bien.

Ce fut dans un recoin, derrière une étagère mal éclairée, que je le vis. Un mince volume, sans illustration, à la couverture d'un brun charnel. Le titre, discret, n'annonçait rien. Pourtant, dès les premières lignes, je sus. La phrase semblait s'adresser à moi, non comme un lecteur abstrait, mais comme un témoin compromis. Il y était question d'un corps étendu, d'une respiration tenue trop longtemps, d'un silence plus éloquent que les gestes. Le prénom de Mésurine n'apparaissait pas, mais sa présence était incontestable, inscrite dans la courbe même des phrases.

Je refermai le livre avec précaution. Le libraire ne leva pas les yeux. Peut-être savait-il. Peut-être ignorait-il tout, et cela revenait au même. Je payai sans commentaire et ressortis, troublé par cette reconnaissance sans échange.

Les librairies se succédèrent ainsi, comme si la ville avait décidé de me conduire de seuil en seuil. Dans chacune, je découvrais un fragment de ces œuvres cachées, glissées derrière des traités inoffensifs ou rangées à hauteur d'épaule, là où seuls les corps attentifs osent chercher. Les textes de Léo Barthe — car je ne doutais plus du nom — parlaient d'une sexualité sans scène, sans cris, entièrement absorbée par la conscience de sa propre disparition. Ils décrivaient des trios silencieux, des femmes qui regardaient ailleurs, des hommes qui n'étaient jamais certains d'avoir été désirés.

Je compris que ces livres n'étaient pas seulement obscènes par leur sujet, mais par leur exactitude. Ils ne laissaient aucune place à l'illusion consolante du partage. Ils exposaient le désir comme une architecture fragile, prête à s'effondrer dès qu'on la nomme.

La nuit tombait lorsque je sentis une présence à mes côtés. Un homme se tenait là, trop proche pour être accidentel. Son visage était en partie dissimulé par un chapeau abaissé, et je ne distinguais de ses traits qu'une bouche mince, presque sévère.

— Vous cherchez ce qui ne se montre pas, dit-il sans me regarder. Venez prendre la beauté.

Je ne répondis pas. Il n'en attendait pas davantage. Il me fit signe de le suivre. Nous entrâmes dans une librairie que je n'avais jamais remarquée auparavant, bien qu'elle se trouvât sur une rue que je croyais connaître. À l'intérieur, tout était étroit, comme comprimé par une nécessité secrète. Il referma la porte derrière nous et m'entraîna vers l'arrière-boutique.

Là, une trappe s'ouvrait dans le sol, presque invisible sous un tapis usé. L'homme la souleva sans effort et m'indiqua l'échelle qui plongeait dans l'obscurité.

— C'est ici que cela continue, dit-il simplement.

Je descendis. L'air se fit plus frais, chargé d'encre et de métal. Une cave vaste s'ouvrait, éclairée par des lampes suspendues. Des presses occupaient l'espace, massives, patientes, comme des bêtes dociles. Des feuilles encore humides s'empilaient sur des tables. C'était une imprimerie clandestine, mais rien n'y semblait précipité ou craintif. On y travaillait avec une lenteur appliquée, presque cérémonielle.

Au centre de la pièce, je les vis. Mésurine était là, nue sous une robe entrouverte, parlant à voix basse à un homme dont le visage demeurait partiellement dans l'ombre. Je reconnus sa posture, cette manière d'incliner légèrement la tête, comme s'il écoutait plus qu'il ne parlait. Était-ce Léo Barthe, ou l'Autre qui s'imaginait tel ?

Leurs paroles n'étaient pas distinctes, mais leur échange avait la cadence d'une étreinte différée. Chaque mot semblait poser une main invisible. Ils ne se touchaient pas, et pourtant la tension qui les unissait avait la densité d'un érotisme accompli.

Je fis un pas, puis un autre. Personne ne sembla me remarquer. La presse se mit en marche. Le rythme sourd de la machine recouvrit peu à peu tout le reste. L'imprimerie était un passage, une bouche ouverte où les corps, les mots et les images se confondaient pour ne plus ressortir.

Je trouvai une seconde trappe, dissimulée derrière les presses. Je l'ouvris et m'y glissai sans hésitation. En bas, il n'y avait ni escalier ni sol visible, seulement la continuité de ce mouvement, de cette impression sans fin.

Je ne cherchai pas à remonter. La dernière musique jouait encore, mais elle n'était plus audible. Elle se confondait désormais avec le battement régulier des machines, avec le froissement du papier, avec ce que j'étais en train de devenir : une page parmi d'autres, définitivement imprimée, enfin soustraite au dehors.

Il n'y eut pas de chute. Je m'en rendis compte presque avec déception. J'ai toujours eu l'envie des drames. J'avais cru qu'entrer là signifiait tomber, s'abandonner à une verticalité brutale, mais la descente était illusoire. Le corps avançait à l'horizontale, porté par une pente si douce qu'elle annulait toute sensation de déplacement. Je compris que l'imprimerie s'étendait bien au-delà de ce que j'avais aperçu, qu'elle occupait la ville en profondeur, comme une racine patiente, invisible depuis la surface.

Les murs étaient couverts de feuilles imprimées, clouées, superposées, parfois raturées. Des fragments de phrases se répétaient, avec de légères variations, comme si le texte cherchait sa forme définitive sans jamais l'atteindre. Je reconnus des passages que j'avais lus plus tôt, dans les

librairies : la respiration feinte, la chaleur retenue, le regard qui se dérobe. Tout cela avait été écrit ici, repris, corrigé, puis relancé dans le monde, à l'abri des regards officiels.

Je marchais depuis longtemps lorsque je cessai de sentir la fatigue. Mes pas ne produisaient plus de bruit. J'eus l'impression inquiétante que le lieu s'adaptait à moi, qu'il supprimait tout ce qui aurait pu rappeler l'existence d'un dehors. Il n'y avait ni horloge ni ouverture, seulement cette lumière stable, sans source identifiable, qui ne variait jamais.

Par moments, je croyais entendre Mésurine. Sa voix ne disait rien de précis ; elle modulait seulement une attente, une promesse jamais formulée. Je ne savais plus si je la désirais encore ou si je désirais le souvenir que d'autres avaient fait d'elle. Peut-être était-elle devenue indissociable de ces textes, de cette chaîne clandestine qui transformait les corps en phrases et les phrases en pièges.

Je croisai enfin d'autres silhouettes. Elles travaillaient en silence, penchées sur des machines semblables à celles que j'avais vues plus haut. Aucune ne leva la tête à mon passage. Leur visage semblait inachevé, comme s'il manquait toujours un trait essentiel. Je compris que chacun d'eux avait franchi, un jour, une trappe semblable à la mienne, et qu'aucun n'avait trouvé la sortie.

Je tentai de me souvenir de mon nom. Il se dérobait. À sa place venait celui de Léo Barthe, puis disparaissait à son tour, comme si l'imprimerie refusait toute signature stable. Ici, l'auteur n'était qu'une fonction passagère, un état transitoire entre deux impressions.

Au bout d'un temps que je ne pus mesurer, je m'assis. Une feuille vierge était posée devant moi. La machine attendait. Je compris alors ce qu'on exigeait de moi, sans qu'aucun ordre ne soit donné. Il ne s'agissait pas d'inventer, encore moins de témoigner, mais de poursuivre. D'ajouter une variation infime à ce qui avait déjà été dit mille fois, et qui pourtant ne cessait de réclamer une nouvelle formulation.

Je pris la feuille. Mes mains n'étaient plus tout à fait les miennes. Elles savaient déjà écrire ce que je n'aurais pas su dire. La première phrase s'imposa, lente, précise, irrévocable. Elle parlait d'une chambre basse de plafond, d'une musique interrompue, d'un corps qui se détourne au moment décisif.

Alors seulement je compris : je n'étais pas entré dans l'imprimerie pour disparaître, mais pour être enfin retenu. Non comme un homme, ni même comme un souvenir, mais comme une nécessité répétable. La ville pouvait continuer de vivre au-dessus. Les librairies pouvaient fermer ou brûler. Cela n'avait plus d'importance.

Ici, quelque chose s'imprimait sans fin.

Et je ne levai plus jamais la tête.

Écoutant à l'infini cette petite musique d'une vie qui continuait sans moi et que je n'aurai plus de cesse de raconter. Une beauté à n'en plus finir.